

Postmoderne, après la lettre

Gilles Dupuis

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1947ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, G. (2009). Postmoderne, après la lettre. *Spirale*, (228), 71–72.

Postmoderne, après la lettre

Dans un univers où le succès est de gagner du temps, penser n'a qu'un défaut, mais incorrigible : d'en faire perdre.
— Jean-François Lyotard, *La Postmoderne expliqué aux enfants*

par GILLES DUPUIS

À la fin de son « archéologie des sciences humaines » publiée en 1966¹, Michel Foucault, qui s'était employé à dégager trois grandes épistémè dans l'histoire de l'humanisme européen, se questionnait au sujet d'une nouvelle configuration qui à ses yeux voyait le jour, sans se hasarder à lui assigner une identité précise, sinon que « la fin de l'homme » semblait constituer son horizon d'attente. Ce que l'historien des idées hésitait encore à désigner par un mot, un philosophe français, plus ouvert aux influences américaines, allait lui donner un nom dont la définition se révélerait tout aussi controversée que ne l'avait été la disparition du sujet de l'humanisme prédite par son devancier. On aura bien sûr reconnu, derrière le masque du philosophe, Jean-François Lyotard, l'auteur de *La condition postmoderne*

(1979) et du *Postmoderne expliqué aux enfants* (1988).

Je pars d'un constat : bien que le terme ait suscité l'intérêt voire l'engouement de la critique au Québec au cours des années 1980, en particulier chez les historiens de l'art mais aussi auprès des littéraires, les deux livres majeurs de Lyotard consacrés au phénomène postmoderne n'ont pas été recensés dans les pages de *Spirale* à l'époque de leur parution, contrairement à plusieurs autres ouvrages du philosophe. On comprend à la rigueur ce silence entourant *La condition postmoderne*, publié la même année où le magazine commençait tout juste à paraître — encore que ce « rapport sur le savoir » ayant été commandé par le président du Conseil des Universités pour le compte du gouvernement du Québec, on aurait pu s'attendre à ce que cette lacune soit comblée *a posteriori* —, mais non le même accueil réservé au deuxième opus de l'auteur sur la question, surtout qu'il prenait le temps cette fois de répondre aux critiques qu'il avait essuyées à son sujet. Ce silence est d'autant plus troublant que les essais de Guy

Scarpetta où il est question du phénomène postmoderne (*Éloge du cosmopolitisme, L'impureté*) y furent recensés à la même époque, bien que la critique se montrât tout aussi perplexe quant au sens à conférer à l'expression ou à prêter à celui qui la revendiquait. Ce qui explique, incidemment, que les plus ardents promoteurs du « postmoderne » aient pour la plupart abandonné la partie après l'avoir défendue avec conviction.

Il est encore trop tôt, même aujourd'hui, soit une vingtaine d'années après l'effet percutant du « mot » et les nombreuses critiques dont il a été l'objet, pour lui assigner une identité stable. Et pourtant, s'il résonne encore à nos oreilles, c'est que sa fin présumée n'a pas résolu le dilemme qu'il soulevait. Postmoderne ou post-moderne? Postmodernisme ou postmodernité? Voilà la question, d'autant plus compliquée que son écheveau se laisse diviser en quatre... Avant même de discuter de la pertinence (ou de l'impertinence) du concept, il aurait fallu au moins s'entendre sur la façon de le transcrire et sur le sens que chaque graphie approximative enregistrerait

dans son sillon. Bref, une discussion de fond n'a pas eu lieu qui, par son absence même, fait en sorte que la « chose », réputée dépassée, reste actuelle.

Postmodernisme vs postmodernité

Malgré le recours à l'adjectif dans les deux titres majeurs de Lyotard consacrés à la question postmoderne — le deuxième emploi étant par ailleurs substantivé —, il n'y a pas d'ambiguïté quant à la désignation du concept que l'épithète qualifie. Le philosophe se réfère sans cesse à la postmodernité (désignée, telle quelle, dans le texte) et non au postmodernisme, sinon au passage pour critiquer l'usage restrictif de ce terme. La postmodernité signale l'apparition d'une nouvelle configuration épistémologique (celle-là même qui avait été pressentie par Foucault) affectant tout le champ du savoir dans les sociétés développées, avec ses ramifications dans les sphères du politique et de l'économie, et ses répercussions en art et en littérature. Il ne fait pas de doute dans l'esprit de Lyotard qu'au moment d'écrire ces lignes, nous sommes entrés dans « l'âge postindustriel et postmoderne », confrontés à une époque où plusieurs de nos certitudes issues de la modernité récente (croyance dans le progrès continu, émancipation progressive de l'humanité, légitimation de l'ordre mis en place, etc.) sont suspendues, remises en question ou ne tiennent tout simplement plus la route. Que nous l'aimions ou non, que nous l'admettions ou le récusions, nous sommes passés subrepticement de la modernité à la postmodernité, comme à une ère nouvelle de l'humanité marquée par le soupçon, la méfiance, la désorientation, voire le désenchantement. C'est dire que pour Lyotard, la postmodernité n'est pas un fait à célébrer, ni même à décrier (encore qu'on se doive d'être critique, c'est-à-dire vigilant, à son endroit); c'est tout simplement la « condition » dans laquelle se retrouve l'humanité, à son profit illégitime (on pense aux multinationales)

Carlos et Jason Sanchez, *Rescue Effort*, 2006
Épreuve à développement chromogène, 106,7 x 188 cm. Collection du Musée d'art contemporain de Montréal.
Avec l'aimable autorisation de Nicholas Metivier Gallery, Toronto.



ou à son plus grand dam (pour les humanistes).

Il n'est pas étonnant, dès lors, que les ouvrages de Lyotard sur la « *condition postmoderne* » n'aient pas reçu toute l'attention qu'ils méritaient au Québec. Ici, dans les pages mêmes de notre magazine, ce qui a entretenu l'intérêt des critiques fut davantage une nouvelle tendance qui s'exprimait dans les arts et dans les lettres, un *look*, une posture ou une attitude, voire un effet de mode, bref ce qu'il serait plus juste de réunir sous le vocable de postmodernisme. On s'est intéressé davantage aux essais de Scarpetta car, même si l'essayiste se révélait parfois très proche du philosophe dans sa façon de concevoir le phénomène, il se limitait à la sphère artistique (incluant la musique et la littérature) pour en cerner les enjeux esthétiques. Dans l'optique de Scarpetta, le postmodernisme signifiait la possibilité de sortir de la logique « terroriste » des avant-gardes en renonçant au geste « radical » de la *tabula rasa*, de renouer avec l'Histoire (et le plaisir de la raconter en histoires), de pratiquer différents styles en mêlant les genres et les époques, tout — et ce « tout » qui vaut un « mais » est capital — en ne faisant pas l'impasse sur les acquis de la modernité. Le « deuxième degré » devenait de rigueur, si bien qu'on assistait à un retour *de* l'histoire plutôt qu'à un retour à l'histoire, selon la logique freudienne du retour (ici consciemment assumé) du refoulé. Mis à part le rétrécissement de la perspective, ce qui distingue plus fondamentalement l'essayiste du philosophe est l'enthousiasme qu'il professait au moment de défendre la cause postmoderne dans les milieux artistiques et littéraires où il a eu une influence certaine. C'est d'ailleurs ce qui va l'amener par la suite à préférer le terme « *impureté* », plus vague et surtout moins programmatique, à celui, trop galvaudé, de postmodernisme.

Postmoderne ou post-moderne ?

C'est en jouant du préfixe et de la façon de le rattacher au radical que Scarpetta rejoint de nouveau

Lyotard, et que tous deux se détachent de ceux qui ont fait un usage encore plus réducteur du terme. Selon qu'on sépare les deux éléments par un « curieux » trait d'union (ce qui relie servant davantage à diviser) ou qu'on les cimente l'un à l'autre pour former un composé indissociable, le sens varie de nouveau, affectant cette fois la temporalité du phénomène. Or, c'est sur cet aspect du problème que les détracteurs du postmodernisme comme de la postmodernité, entretenant la confusion qui existait déjà entre ces deux mots, se sont entendus pour signer l'arrêt de mort du « postmoderne ».

Si l'on écrit le mot avec un trait d'union (ce que ne font jamais incidemment Lyotard et Scarpetta), on choisit de mettre en relief le préfixe *post*, en insistant sur le seul sens qu'on lui connaisse : ce qui vient « après », dans le temps ou dans l'espace. Le post-moderne est donc nécessairement, d'après cette graphie, ce qui suit le moderne; le postmodernisme, ce qui vient après le modernisme; la post-modernité, ce qui succède à la modernité. D'un point de vue strictement chronologique, ce rapport de consécution n'est pas faux, mais c'est oublier qu'il existe d'autres logiques temporelles, d'autres rapports au temps. Un phénomène peut se manifester après un autre fait daté et pourtant être déjà prévu par lui : c'est le cas du chèque postdaté qui prend effet après sa signature dans le temps bien que sa « réalisation » ait été anticipée; en général, tout ce qui découle de la logique du futur antérieur ou de l'après-coup relève de cette temporalité. Le phénomène peut au contraire remonter dans le temps et bouleverser l'ordre temporel : par exemple, en psychanalyse, chaque fois qu'il y a effet rétroactif, comme cela advient dans le souvenir-écran. Ou encore, ce qui s'est produit ici, dans l'espace, peut s'être produit ailleurs, à une autre époque : une révolution ou une invention (au sens de « redécouverte »). Bref, le caractère « *post* » de ces manifestations ne se laisse pas réduire à la simple succession temporelle, bien qu'elles soient elles-mêmes circonscrites dans le temps et l'espace.

Dans un sens — et ici resurgit le paradoxe —, la postmodernité est plus liée à la temporalité que ne l'est le postmodernisme. L'historien ou le philosophe peut difficilement se passer de la chronologie conventionnelle (âge, période, ère, époque) pour désigner ce qu'il perçoit être une nouvelle configuration épistémologique dans l'ordre des savoirs pour l'ensemble de l'humanité. S'il en détecte les signes à des époques antérieures, il n'en reste pas moins tributaire de celle qui lui paraît réunir tous les éléments nécessaires pour qu'il puisse parler d'une nouvelle ère. En revanche, sa conception du postmoderne lui assure une longévité à laquelle ne peut prétendre la mode : une époque historique excède de beaucoup l'espérance de vie d'un mouvement littéraire ou d'un courant artistique. Par ailleurs, si le postmodernisme consiste en une combinaison stylistique d'éléments qui se joue des catégories du temps et de l'espace, rien n'interdit d'identifier des moments postmodernes de l'histoire à d'autres moments historiques que l'époque ayant succédé à la modernité, qu'on fasse remonter cette dernière à la Renaissance, aux toiles de Manet ou aux Temps modernes. Le concept même d'époque (et tous ses équivalents) devient impertinent pour saisir ce qui entre en jeu ici. Rien de scandaleux, donc, dans le fait que deux universitaires « sérieux » aient fait paraître un ouvrage qui discute du « postmodernisme à travers les âges² », sauf pour un esprit borné par la lettre...

Anachronique et ponctuel

Lyotard avait déjà parlé d'un postmodernisme avant la lettre : « *Postmoderne serait à comprendre selon le paradoxe du futur (post) antérieur (modo)*. » Dans ce sens, le postmoderne appartenait toujours au moderne comme ce qui lui résistait de l'intérieur, traçant une « *ligne de résistance à la défaillance moderne* » (sous-entendu du sujet de la modernité). Pour rester dans l'orbite des préfixes, si le « *méta* » des métarécits et la possibilité de leur déconstruction reste l'apanage de la critique moderne, le « *trans* » (comme dans transavantgardisme,

transculture) se rapproche davantage de l'activité postmoderne.

Mais il y a un autre préfixe qui rend mieux compte du mode d'être postmoderne : « *ana* ». Polysémique, mobile, transformatrice, cette petite particule ajoutée à un composé est susceptible d'en réactiver le sens en l'orientant différemment. C'est ce que soulève Lyotard, à la toute fin de sa note sur les sens de « *post-* » : « *le "post-" de "postmoderne" ne signifie pas un mouvement de come back, de flash back, de feed back, c'est-à-dire de répétition [on pourrait ajouter sur le mode "néo" ou "rétro"], mais un procès en "ana-", un procès d'analyse, d'anamnèse, d'anagogie, et d'anamorphose, qui élabore un "oubli initial"*. » C'est ce qui permet à l'artiste postmoderne d'être anachronique tout en restant actuel, comme nous l'ont montré, parmi tant d'autres, Hubert Aquin, Glenn Gould et Pier Paolo Pasolini, trois auteurs « modernes » qui ont habité intensément l'histoire tout en ponctuant son fil autrement.

Le postmoderne, nous a enseigné Lyotard, n'est révolu que si l'on conçoit l'expression avec le trait d'union, réduisant sa manifestation à un épiphénomène, une simple tendance ayant succédé à la mode moderne et vouée, comme elle, à disparaître pour laisser place à une nouvelle mode. Pour les détracteurs du postmodernisme, c'est déjà le cas, bien qu'ils peinent à désigner en quoi consiste ce post-postmoderne. Sinon, quel que soit le sens qu'on lui confère, le mot a encore un long avenir devant lui pour désigner l'époque historique actuelle — la mondialisation et la globalisation n'étant que deux facettes de la condition postmoderne —, sans oublier la possibilité, toujours ponctuelle pour la chose, de revenir nous hanter après son éclipse intempestive. ●

1. Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Sciences humaines », 1966.
2. Bill Readings and Bennet Schaber, *Postmodernism Across the Ages : Essays for a Postmodernity that Wasn't Born Yesterday*, Syracuse, N.Y., Syracuse University Press, 1993.